

De la détection des structures fugaces à la reconnaissance d'un système funéraire : les fosses à résidus de combustion de l'âge du Bronze

Isabelle Le Goff et Ghislaine Billand



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/703>

DOI : [10.4000/archeopages.703](https://doi.org/10.4000/archeopages.703)

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Pagination : 139-146

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Isabelle Le Goff et Ghislaine Billand, « De la détection des structures fugaces à la reconnaissance d'un système funéraire : les fosses à résidus de combustion de l'âge du Bronze », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 3 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 05 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/703> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.703>

© Inrap

des oscillations dans la densité des établissements, avec, parfois même, par endroits, des disparitions momentanées. Les périodes de déprise doivent, bien sûr, être enregistrées et sérieusement vérifiées afin de fonder solidement l'interprétation historique qui est la finalité de notre discipline.

Les fouilles de grandes surfaces nous apprennent d'ores et déjà qu'à partir du Bronze moyen (XVI^e s. avant notre ère) des finages tendent à se pérenniser. Sur ces aires d'approvisionnement, il semble que les déplacements générationnels des fermes se soient graduellement raccourcis dans leur finage et espacés dans le temps. Cette évolution ne s'est pas produite de manière linéaire, mais dans une succession de tentatives plus ou moins durables et variables d'une région à une autre. Lorsqu'il devenait plus durable, le domaine agricole tendait à développer ses infrastructures sur l'espace qu'il exploitait – palissades de prestige et de protection, limites de champs, parcellaires et aménagements de voies de circulation –, afin de rationaliser et d'intensifier la production vivrière. Certaines régularités métrologiques sont même discernables dans le parcellaire, ce qui pose la question, aux conséquences majeures, des taxes foncières et du régime de propriété. Nous voyons ces systèmes de champs se développer jusqu'à l'époque gallo-romaine, voire le haut Moyen Âge. Une rupture paraît intervenir à ce moment-là, avec un regroupement de la population issue d'un certain nombre de domaines agricoles. Naissent alors des agglomérations qui forment souvent les embryons des villages actuels (Blaising, 2002) [Fig. 5]. Ces enchaînements, que seules des fouilles de grande surface sont aptes à mettre en évidence, relient, pour la première fois sans interruption, l'âge du Bronze à l'époque actuelle. La mise en lumière de cette tendance lourde s'avère d'une grande portée historique potentielle. Il reste à en préciser la séquence globale, à distinguer les différences spatiales selon les spécificités, les traditions culturelles et les formes d'organisations sociétales.

Les enjeux de ce nouveau changement d'échelle dépassent d'ailleurs la question de ces configurations spatiales, tellement cruciales pour les enquêtes de ce type, car seules révélatrices des organisations sociétales recherchées. Ils touchent, en effet, aux valeurs culturelles propres à l'Europe tempérée humide qu'implique le caractère foncièrement dispersé de l'habitat pendant une aussi longue période, c'est-à-dire la Protohistoire au sens large, de la néolithisation à l'urbanisation. Ces valeurs émanaient, pour partie, de la structure familiale et lignagère induite par cette dispersion et cette relative mobilité. Il en résultait, inévitablement, des particularités touchant des aspects sociaux fondamentaux puisque, dans ce cas, l'appartenance au groupe ne repose évidemment pas sur la résidence, mais sur la parenté. Cela implique des formes d'échanges, de communications, d'expressions, de solidarités, de mobilisations collectives, de pouvoirs et de perceptions de l'environnement naturel et social bien particulières. Ces structures profondes, qui ont imprégné, pendant au moins

trois mille ans, les mentalités et les formes d'organisation sociale dans cette Europe tempérée humide, ont vraisemblablement conditionné son histoire ultérieure, caractérisée par une persistante division politique et une mise en échec récurrente des pouvoirs forts de type impérial. Le contraste est, en effet, très fort entre les durables empires asiatiques (égyptiens, mésopotamiens, perses, indo-pakistanaïens, chinois) ou américains (andins et méso-américains) et les éphémères formations européennes qualifiées d'empires, Rome comprise. Nous avons désormais les moyens de montrer que notre histoire ancienne, bien que fondée presque exclusivement sur des sources matérielles, se trouve en mesure d'éclairer le passé récent et l'actualité par la prise en compte des réseaux. La ferme en elle-même ne nous importe vraiment qu'au travers du réseau local qu'elle contribuait à animer et dont les caractéristiques de localisation relative, de nombre, de fonction et de hiérarchie des établissements intégrés, nous permettent d'accéder à des interprétations sociales et culturelles infiniment plus riches.

BERSU G., 1940: « Excavations at Little Woodbury, Wiltshire. Part I: the settlement as recorded by excavation », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 6, p. 30-311.

BLAISING J.-M., 2002: « Les formes de l'occupation du sol des âges des métaux à nos jours en vallée de Moselle », *Medieval Europe Basel*, vol. 1, p. 78-83.

BRUN P., 1999: « L'habitat : prisme déformant de la société protohistorique », in BRAEMER F., CLEUZIOU S., COUDART A. (DIR.), *Habitat et société, Actes des XIX^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Antibes, éditions APDCA, p. 339-352.

BRUN P., MARCIGNY C., VANMOERKERKE J. (DIR.), 2006: *Une archéologie des réseaux locaux : quelles surfaces étudier pour quelle représentativité ?*, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 104-105, Paris, Errance.

REINERTH H., 1928: *Die Wasserburg Buchau*, Augsburg, B. Filser.

De la détection des structures fugaces à la reconnaissance d'un système funéraire : les fosses à résidus de combustion de l'âge du Bronze

Isabelle Le Goff

Inrap, UMR 7041 « Archéologies et Sciences de l'Antiquité »

Ghislaine Billand

Inrap, UMR 8164 « Histoire, Archéologie, Littératures des Mondes Anciens. Institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille »

Les archéologues, bien que leur discipline ait déjà une longue histoire, découvrent encore des formes inédites de structures et intègrent toujours de nouveaux outils techniques ou conceptuels. Par ailleurs, le rapport à la réalité du passé se modifie en fonction de la lecture que l'on sait en faire dans le présent. Cela implique, comme le propose Laurent Olivier, que la structure archéologique en tant que « (...) lieu du passé n'est pas le passé lui-même mais bien le présent et lui seul. » (Olivier, 2004). Les pratiques funéraires dont il sera question ici, celles qui caractérisent en particulier la fin de l'âge du Bronze dans le Nord de la France, sont un exemple de l'évolution de notre perception d'une structure archéologique qui laisse



[Fig.1] Montdidier (Somme). État de surface de 2 fosses à restes de crémation

des traces matérielles discrètes et dont le potentiel informatif reste souvent sous-exploité.

Les formes sépulcrales à la fin de l'âge du Bronze en France. Les types de tombes attestés, définis ici à grands traits, couvrent une large gamme allant du simple creusement à des aménagements plus élaborés, employant des dalles ou des murets de pierres, des matériaux périssables, voire des tessons de céramique pour coffrer les parois, contenir le corps ou recouvrir les fosses sépulcrales... Ces dernières s'intègrent parfois dans un dispositif architectural complexe, constitué d'éléments de délimitation (cercle empierré, fossé circulaire, palissade, talus...) et d'autres, d'une ampleur plus ou moins imposante, ayant pour vocation de couvrir (tertre, cairn...). Si plusieurs tombes sont implantées dans ces monuments funéraires, l'usage est plutôt à l'inhumation en fosse individuelle. Les dépôts multiples de corps inhumés ou brûlés, bien que minoritaires, se rencontrent régulièrement. À la Saulsotte « Bois Pot de Vin » (Aube), par exemple, les sépultures multiples associent deux à trois corps (Piette *et al.*, 2005).

L'inhumation du cadavre est encore pratiquée au début du Bronze final, période que caractérise le développement généralisé de la crémation. Ainsi, le long de la Seine, de la confluence Seine-Yonne jusque dans le Nogentais, les communautés optent pour cette pratique. Le Nord du département de l'Yonne regroupe encore plusieurs ensembles à inhumation, à la fin de l'âge du Bronze final (Delor, 2005). Peu d'inhumations secondaires sont signalées, de sorte que ce type de traitement funéraire ne semble pas faire partie du répertoire courant des gestes en usage à cette période. Si, pour certaines communautés, la pratique de la crémation se met en place au cours du Bronze final, pour d'autres, elle est déjà attestée au Bronze ancien.

Les systèmes funéraires à crémation : importance, composante et forme des résidus de combustion. Avec la mise en place de systèmes funéraires qui se fondent sur la crémation du cadavre apparaissent, dans le Sud et le Nord de la France, en parallèle à l'ensevelissement d'os brûlés, d'autres types de dépôts, constitués de résidus de combustion (charbons, cendres, pierres et terre thermo-altérées...). Ce phénomène, pourtant connu à différentes périodes, de l'âge du Bronze au Haut Empire, est intégré depuis peu dans un discours scientifique.

La présence de ces éléments brûlés est fréquente, bien que non systématique, et leurs relations avec les restes osseux du défunt attestent d'un degré plus ou moins grand de proximité, selon les habitudes ou les normes en vigueur. Les résidus peuvent être transférés dans une fosse réservée à cet effet ; ils ne sont dès lors plus en contact avec les os du mort. On les trouve parfois déversés dans un fossé d'enclos, sur la tombe, etc., voire dans la sépulture ou l'urne cinéraire elle-même. Le geste de transfert peut également inclure des reliquats d'objets, brûlés sur le bûcher, comme on l'observe fréquemment pour la période romaine. En revanche, à l'âge

du Bronze, l'ampleur du traitement des résidus de combustion revêt une importance particulière, car ils représentent souvent, mêlés à quelques esquilles osseuses, la principale composante de la structure.

C'est le cas pour les régions bordant la Manche et la Mer du Nord, où sont observés des ensembles datés de la fin du Bronze moyen et surtout du Bronze final, composés quasi exclusivement de fosses dites « à résidus de combustion » ; il s'agit de l'un des traits culturels de l'entité Manche-Mer du Nord (Bourgeois, Talon, 2009). Le volume de cendres et charbons, extrait des bûchers, s'avère parfois non négligeable, comblant de petites fosses plutôt circulaires d'un diamètre moyen de 0,50 m (Fig.1). D'autres fois, ils figurent dans la structure sous la forme plus modeste d'un tas ou d'un épandage recouvert avec de la terre extraite lors du creusement de la fosse. Exceptionnellement, ils sont placés dans un pot avec quelques esquilles d'os.

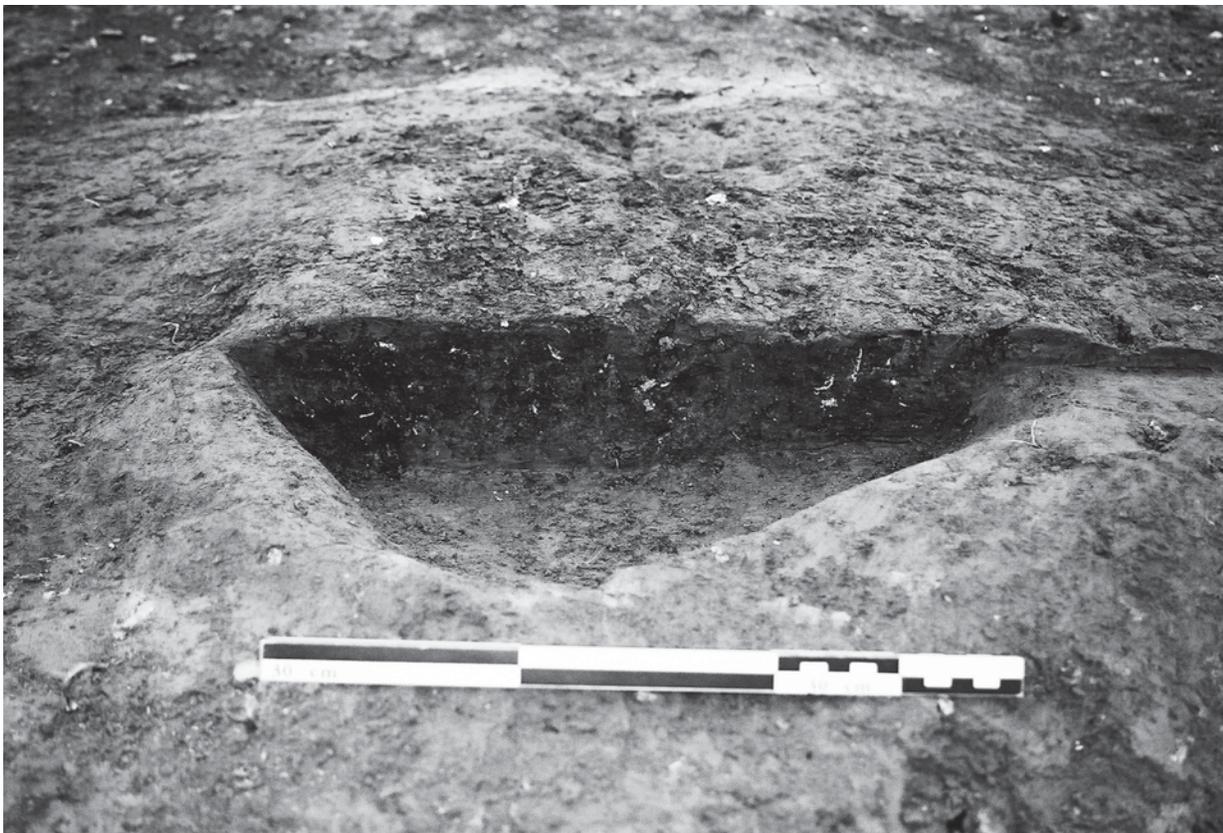
Peu de vestiges brûlés sont découverts : quelques tessons, des fragments d'objets en bronze altérés, et des éléments de parure, parmi lesquels des anneaux en bronze initialement recouverts d'or (*hair-ring*) dont la limite de répartition coïncide avec l'entité Manche-Mer du Nord (Billand, Talon, 2007). Cependant rare est le mobilier adjoint lors de l'ensevelissement des résidus de combustion.

Dans ces configurations, quelle place est donnée aux os du défunt ? Les intentions à l'égard du mort, les gestes effectués pour attester sa présence en un lieu dédié, pour honorer sa mémoire semblent ténus, surtout pour l'observateur qui a en tête des schémas funéraires liés à l'ensevelissement d'un corps ou d'une urne cinéraire. Dans ces cas, « l'objet » représentant physiquement le défunt y est suffisamment clair pour que la fonction sépulcrale vienne « naturellement » à l'esprit, alors que, dans les fosses à forte composante de résidus de combustion, la présence matérielle du corps, fragmenté, parfois réduit à l'état de paillettes d'os, est peu distincte des reliquats du bûcher (Fig.2-3).

Le champ des interprétations proposées. La situation, interprétée dans une optique opérationnelle, résulte d'un collectage sur le bûcher englobant os et restes de combustion. Aller au-delà d'une identification des gestes techniques mis en œuvre par les opérateurs s'avère délicat car l'identité, la forme, la « mémoire », pour reprendre les termes de Jean-Pierre Vernant (Vernant, 2001), que les funérailles sont censées redonner aux restes physiques du défunt, se perçoivent ici difficilement. Les défaillances à donner sens à ce type des vestiges archéologiques découragent certains. Des structures « ingrates » peut-on lire. Elles induisent, lors de leur découverte sur le terrain, une hésitation méthodologique qui oscille entre le prélèvement en vrac du contenu de la structure, suivi d'un tamisage pour récupérer les vestiges, et une fouille qui met en avant la recherche des gestes et la relation entre ses composantes.

Quant à leur interprétation au sein des systèmes funéraires, elle oscille entre le curage de bûcher, leur conférant alors le statut de déchets, et la tombe¹.

¹ Le terme "Brandgrubengräber" (tombe à reste de bûcher) est employé dans la typologie des sépultures romaines proposée par André Van Doorselaer pour désigner les os déposés mêlés dans la tombe avec des restes d'offrandes brûlées ou des mobiliers non brûlés, comblant entièrement ou en partie la structure.



[Fig.2] Montdidier (Somme). Vue en coupe d'une sépulture. On distingue des fragments osseux mêlés aux cendres et charbons de bois.

[Fig.3] Thourotte (Oise). État de fragmentation des ossements collectés dans la tombe 1010.

C'est surtout en contexte antique, pour des fosses où sont mêlés objets fragmentés et résidus de combustion que l'on pose cette hypothèse. Les interprétations se nuancent maintenant, car se distinguent les fosses-dépotoirs (destinées aux restes du bûcher avec reliquats de mobiliers) et les fosses-supports de rites, qui recueillent une sélection d'objets brûlés cassés (Polfer, 2001). En revanche, la fonction attribuée aux fosses ne recelant que des résidus de combustion sort le plus souvent du registre sépulcral : si l'idée de curage de bûcher revient souvent à leur propos, ces dernières décennies, le champ des hypothèses tend à s'élargir en considérant l'ensevelissement des résidus de combustion comme un dépôt, ayant potentiellement une fonction rituelle sans être pour autant la sépulture elle-même.

Pour l'âge du Bronze, les découvertes nombreuses dans le Nord de la France offrent un contexte d'analyse qui pose à nouveau la question de leur fonction. En effet, plusieurs dizaines d'ensembles funéraires sont constitués principalement de fosses à résidus de combustion, sans disposer des éléments qui permettent habituellement d'identifier les tombes. Ces découvertes répétées font surgir des *failles* dans le discours archéologique qui peine à rendre ces vestiges lisibles. Il a donc fallu quitter la grille de lecture classique pour chercher le sens de ces structures malgré le peu de prise qu'elles offrent au travail de l'archéologue : pas de lecture intuitive des pratiques funéraires, peu d'indices chronologiques (avant les possibilités de dater l'os brûlé), peu de supports (nature et qualité du mobilier ou de l'architecture) pour une approche sociétale ou rituelle.

Les expériences de fouille que nous avons menées, principalement dans l'Oise et la Somme, nous ont conduits à rechercher, les « (...) indices pour que l'archéologue puisse déceler dans ce dépôt la volonté d'accomplir un geste funéraire » (Leclerc, Tarrête, 1988). La première étape s'est concentrée sur l'identification des composantes (combustible, os humains, restes végétaux, mobilier...) et les différentes actions qui ont conduit à leur aspect et leur présence dans les structures. En d'autres termes, il s'agit d'observer les traces matérielles laissées par les gestes, et de déduire le mode opératoire lié à la transformation de ces divers éléments, à leur extraction du bûcher et à leur mise en place dans les fosses.

Par rapport aux ossements, la notion de gestes de collecte et de dépôt permet de repérer, dès la fouille, des regroupements d'os interprétés comme des gestes d'épandage ou de ramassage (poignée...), de dépôt en tas ou contenu dans des récipients périssables. La restitution de ces gestes techniques est facilitée par l'expérimentation qui, par ailleurs, sensibilise aux attentions, aux projets des opérateurs.

Au niveau de la structure, des éléments prégnants tels que la présence récurrente, dans la partie sommitale, d'une couche de sédiments exempte d'éléments brûlés, témoin de l'apport de matériau visant à obturer la fosse, ou d'autres, comme les probables traces laissées en négatif par les marqueurs des tombes (poteau de bois, pierre...),

suggèrent d'une part la volonté de clore le réceptacle et, d'autre part, celle de signifier le lieu de mise en terre, exprimant ainsi la partition entre espace souterrain dévolu au mort et espace extérieur (Billand, 2003 ; Le Guen, Pinard, 2007).

Dans un deuxième temps, l'observation des situations archéologiques conduit à reprendre les outils typologiques disponibles. La typologie la plus fréquemment utilisée est introduite par des archéologues allemands à la fin des années 1930, puis développée par André Van Doorselaer, à partir de découvertes faites en Gaule septentrionale, dans les années 1950. On lui doit un outil distinguant le traitement du mort des autres caractéristiques de la tombe (aménagements internes et externes, mobiliers...), de façon à proposer la gestuelle liée au cadavre comme grille de lecture des vestiges archéologiques. Nous avons enrichi de configurations nouvelles la partie consacrée aux gestes de dépôts peu organisés (Van Doorselaer, 2001 ; Le Goff, Guichard, 2005 ; Billand, Le Goff, 2011). Déjà alimentée, par ailleurs, grâce aux fouilles menées sur le site de l'âge du Bronze final de Destelbergen, en Flandre orientale (De Laet *et al.*, 1986), la typologie conçue à partir de structures antiques rend également compte de formes funéraires caractéristiques de l'âge du Bronze.

Premières caractéristiques d'un système funéraire.

Pour l'heure, la fouille de celles découvertes dans l'entité culturelle Manche-Mer du Nord dès la fin du Bronze moyen montre une attention souvent minimaliste portée aux os, qui se manifeste par un épandage ou une poignée d'os. Le lien avec l'individu ne semble pas complètement coupé après la crémation de son cadavre, contrairement à ce que suggère la configuration des structures dédiées uniquement aux résidus de combustion. Les quelques grammes d'os y sont alors présents sous la forme de paillettes, en « bruit de fond ». On peut dire que ce système funéraire conduit non seulement à brûler le défunt, mais également à « produire » des résidus de combustion, à les ensevelir avec la volonté de clore ou de signaler l'endroit.

Si ces indices ne suffisent pas pour définir une sépulture, ils nourrissent des présomptions déjà existantes. Au Bronze ancien/moyen, des exemples de fosses à reliquats de combustion occupant le centre de monument funéraire, place habituelle d'une tombe, sont avérés. C'est le cas, au Bronze ancien/moyen, d'une des sépultures sous *tumulus* des Combles d'Eramécourt (Somme) (Blanchet, 1976). Le constat est valable pour le Bronze final, comme l'illustrent deux tombes du Bronze I-IIb et IIIa-IIIb de la nécropole des « Pâtures », localisée sur la commune de Saumeray (Eure-et-Loir) (Georges, Hamon, 2004). Il y a, pour ces raisons, des présomptions en faveur d'une fonction sépulcrale d'une partie de ces fosses. Elles constitueraient peut-être la partie souterraine d'un dispositif sépulcral complexe, développé en surface. Il est également envisagé, en l'état des données connues, que ces vestiges soient finalement les seuls ensevelis, les os étant emportés ailleurs ou laissés sur le bûcher.

Si l'on porte le regard sur l'autre rive de la Manche, les fosses à restes de bûcher trouvent un pendant dans les cimetières de la période Deverel-Rimbury qui couvre la fin du Bronze moyen et le début du Bronze final. Des formes nouvelles d'espaces sépulcraux se développent durant cette phase, qui voit la mise en place de petits groupes de tombes à incinération, agrégées parfois sur (ou autour) d'un monument tumulaire (10 à 25 individus en moyenne par regroupement). Les dépôts cinéraires se pratiquent en urnes, mais également dans des fosses en pleine terre. De texture similaire à celles du Nord de la France, elles sont considérées comme des tombes à part entière, où adultes, enfants, hommes et femmes sont représentés (Ellison, 1980).

Le début des découvertes : la détection

des structures fugaces. La première difficulté à franchir concerne la détection des structures. Celles décrites ici ont bien peu de probabilité d'être détectées en raison de leur caractère ténu et de leur petite taille. Elles ont de fortes chances de passer entre les mailles du sondage mécanique. Une première évaluation des probabilités de détection d'une tombe à inhumation isolée serait de 2 sur 10, alors que celles d'une batterie de silos, présentant un plus large ancrage au sol, s'élève à 10 sur 10 (Achard-Corompt *et al.*, 2006).

Par ailleurs, même mises au jour lors du décapage, leur forme circulaire et leurs dimensions conduisent à les confondre avec des trous de poteau qui, isolés ou découverts sur un site dense, ne sont pas tous forcément testés ou fouillés. Et, même si le remplissage charbonneux affleure au niveau du décapage, donnant ainsi une lisibilité à la structure, les quelques ossements humains brûlés présents en surface ne suffisent pas pour reconnaître la nature funéraire de la fosse. Ainsi, ce type de vestiges se trouve doublement pénalisé ; par leur caractère ténu et leur identification qui ne s'impose pas, notamment lors des opérations de diagnostic.

Les premières découvertes se sont concentrées le long de la moyenne vallée de l'Aisne, grâce à la mise en place, dès les années 1970, d'un programme de surveillance et de fouille fondé sur le décapage extensif et la fouille exhaustive des structures (Le Goff, Guichard, 2005). Ces stratégies de fouille ont grandement favorisé la détection des sites, surtout ceux que ne signale aucun monument fossoyé circulaire. Par exemple, les 25 structures de Villeneuve-St-Germain « Les Grandes Grèves », organisées en grappe, ont été mises au jour entre 1977 et 1981.

Parmi ce corpus naissant figure la nécropole de Longuesse « la Gâtine » (Val-d'Oise), fouillée à partir de 1979. Elle a attiré l'attention sur l'apport de l'enregistrement des vestiges fugaces et sur la complexité des pratiques funéraires grâce à des *tumulus* composés de milliers d'éclats de silex chauffés, ou de rognons de silex (Toupet, 1982).

L'accélération des découvertes. L'acquisition de toutes ces connaissances dans un domaine peu connu avant la fin des années 1970 s'est accélérée non seulement grâce à une meilleure détection

de ces structures discrètes, mais également grâce à la diffusion d'outils conceptuels et techniques disponibles. Ce long cheminement traduit une lente et hétérogène prise en compte de ce type de vestiges par le discours archéologique.

L'intérêt pour les sépultures s'est renouvelé en France au cours des années 1980, un peu plus tard pour les crémations, autour de l'idée que les restes osseux humains, y compris brûlés, sont un objet de fouille (Masset, Sellier, 1990 ; Leclerc, 1990 ; Duday *et al.*, 1990). Les os brûlés, montrés comme « gisement archéologique en miniature » (Grévin, 1990 ; Duday, 1990) s'intègrent alors dans une démarche articulant les différents vestiges d'une tombe. Plusieurs concepts ont dynamisés « l'archéologie des sépultures », pour reprendre celui cher à Jean Leclerc (Leclerc, 1990).

L'analyse d'une sépulture vise à percevoir le système funéraire centré sur le défunt, qui se manifeste par la mise en œuvre de gestes. Les archéologues sont invités à rechercher les traces matérielles qui en subsistent, y compris dans des sépulcres peu propices au premier abord, parce que dits en « désordre ». On citera le cas précurseur des sépultures collectives à inhumations du Néolithique final. De ce point de vue, les fosses à résidus de combustion constituent un exemple particulièrement édifiant de structures dites « sans objet », caractérisées principalement par les traces matérielles que laisse la gestuelle.

Dans une même dynamique, la taphonomie intégrée à l'analyse des tombes a contribué à voir, au-delà des perturbations et des « désordres », les indices du traitement du cadavre et l'état initial de l'architecture sépulcrale car « (...) comme ils dépendent directement de la structure de la tombe et de son « fonctionnement », il n'est pas rare qu'ils renvoient également aux pratiques mortuaires » (Duday, Sellier, 1990).

Un autre concept, celui de la chaîne opératoire, s'appuie aussi sur la notion de geste compris cette fois comme une action technique (Lemonier, 2004). Défini comme un « enchaînement de faits techniques articulés au long d'un processus tendant à un certain résultat » (Balfet, 1991), il s'avère particulièrement opérationnel dans le domaine des sépultures à dépôt secondaire, notamment pour donner sens aux structures sans « objet » contenant des vestiges apparemment peu organisés. Il place en effet l'observateur en situation de lire les reliquats « inorganisés » comme le produit d'une succession d'actions qui transforment la matière, ici le corps du défunt, le bûcher, les éventuels objets impliqués dans les funérailles.

La distribution, sur une large échelle géographique, de fosses à résidus de combustion, dévoile non pas un mode opératoire isolé et anecdotique, mais un projet d'une grande ampleur, suffisamment formalisé par des communautés distantes de plusieurs centaines de kilomètres, pour aboutir partout à des actions semblables. C'est ce projet qui reste à comprendre.

L'usage de ces concepts aurait certainement moins d'impact si, par ailleurs, les possibilités de dater les ossements n'avaient pas progressé.

Au milieu des années 1990 se diffusent les travaux concernant la part minérale (bio-apatite) de l'os et la datation du carbone qui s'y trouve (Saliège, Person, 1995). Ce contexte favorable a encouragé les recherches concernant la datation du carbone structural encore présent dans les os brûlés, surtout celui des ossements exposés à des températures de plus de 600°C (Lanting *et al.*, 2001 ; Van Strydonck, *et al.*, 2005). Jusque-là, l'os brûlé n'offrait pas un bon support de datation car la part organique, habituellement utilisée, de l'os s'avère complètement carbonisée.

Savoir mieux détecter ces vestiges fugaces lors du décapage et mieux reconnaître leur fonction confère aux fosses à résidus de combustion une existence archéologique, ce qui, toutefois, ne suffit pas pour que soit exploité pleinement leur potentiel informatif. Les possibilités de les dater ont engagé leur intégration dans un discours scientifique. Mais, il ne s'agit là que d'une première étape. Leur compréhension, loin d'être intuitive, dépend grandement de leur incorporation dans un processus de recherche.

Ainsi, on sait que, parmi les raisons de fouiller une tombe, figure en bonne place la recherche de l'organisation des sociétés humaines. Un des principes de lecture, celui de l'effort/dépense, considère que la richesse et la nature des biens déposés dans la tombe ou portés par les défunts, servent à distinguer le statut du défunt. Par ailleurs, les objets signent également le genre, l'étape de vie dans laquelle est entrée la personne au moment de son décès. À l'usage, ce principe a montré des limites ; « l'effort en question peut avoir été de ceux qui ne laissent pas de traces archéologiques » (Masset, 1990). En effet, l'évaluation de la quantité de travail investie pour un individu repose sur des manifestations matérielles : architectures pérennes, nombre, nature des mobiliers ensevelis.

Sous l'angle unique de l'ensevelissement de biens, les fosses à résidus de combustion représenteraient une forme funéraire sobre. On y trouve effectivement peu d'objets qui pourraient exprimer des signes distinctifs. Pourtant dans le domaine de la crémation, d'autres moments des funérailles, notamment le passage sur le bûcher, restent dans une certaine mesure accessibles à nos investigations. Ainsi l'introduction de mobiliers est bien attestée au moment de la crémation, même si peu sont collectés et déposés ensuite dans la tombe. La détection par tamisage des résidus de combustion et l'étude de la documentation, encore trop peu explorées, mériteraient un effort de recherche afin de construire d'autres référentiels. Examinées sous l'angle des moyens investis pour la crémation d'un cadavre (forme du bûcher, élaboration plus ou moins complexe du support pour le corps, quantité et nature du combustible...), les techniques de crémation peuvent également différencier le statut des défunts. Si les bûchers de l'âge du Bronze sont encore rarement découverts, les structures qui nous occupent ici ont de la matière à proposer, en termes d'études paléoenvironnementales, par les biais des analyses de macrorestes végétaux. Là encore, il reste des choses à faire.

Une autre raison de fouiller les sépultures porte sur la caractérisation des gestes funéraires d'une culture, sur le mode opératoire adopté pour conduire la personne décédée à son statut définitif de défunt. Si l'on commence à reconnaître l'existence de gestes pour des structures dites « inorganisées » comme les fosses à résidus de combustion, l'étape suivante consiste à percevoir, au travers des gestes et des modes opératoires, les différents temps funéraires (séparation, intégration, mémoire, oubli) comme le proposait Jean Leclerc : « Une des tâches qui attendent les archéologues sera de reconnaître la trace des différents temps funéraires et d'observer leurs relations » (Leclerc, 1990), car l'interprétation des fosses à résidus de combustion (curage de bûcher, ensevelissement rituel ou tombe...) dépendra de ce l'on peut comprendre du système funéraire dans lequel elles s'inscrivent.

L'intégration des fosses à résidus de combustion dans l'analyse d'un système funéraire offre des perspectives d'autant plus riches que les découvertes se sont multipliées, ouvrant les possibilités de comparaison. Pour œuvrer dans cette direction, la mise en commun de matière s'avère essentielle et l'occasion en fut donnée à Lille, en 2006, au cours d'une table-ronde organisée par l'Inrap et l'UMR 8641 (« Histoire, Archéologie, Littératures des Mondes Anciens. Institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille »), associant des archéologues, des anthropologues, etc. confrontés, chacun dans leurs régions, à l'étude de ce type de vestiges. Il s'agissait d'en examiner les formes et d'en questionner le sens. Sur le plan géographique, les échanges ont révélé le caractère ample du phénomène, puisque sont concernées les régions allant des Flandres à la Normandie, le Centre, l'Île-de-France et la Champagne, ce qui, au final, représente un corpus non négligeable de cimetières marqués par une forte prédominance, voire l'exclusivité pour certains, de structures à restes de combustion. Pour sa cartographie, le phénomène a été pris en considération dans sa globalité et dans ses manifestations les plus prégnantes, sans intégrer des cas d'occupations de lieux funéraires recelant quelques rares fosses de ce type dans une phase chronologique donnée.

Bien sûr, tous les sites cartographiés ne sont pas synchrones ; la plupart se rattachent au Bronze final, avec néanmoins quelques cas à la transition du Bronze moyen et du Bronze final. Mais il importe avant tout de rendre compte de l'aire d'extension de pratiques, de gestes qui présentent une homogénéité prononcée, qui s'inscrivent dans un système funéraire aux normes suffisamment fortes pour conduire largement à des formes identiques de structures.

La répartition des sites les plus caractéristiques paraît coïncider pour partie à la zone de l'entité culturelle Manche-Mer du Nord, pour le nord et l'est ; toutefois, vers le sud, l'échantillon n'est pas suffisamment représentatif. Mais la carte est également le reflet des secteurs où les travaux d'aménagement du territoire et les interventions archéologiques sont régulières. Aussi, avant d'élaborer toute interprétation chrono-culturelle, il conviendrait

de compléter le corpus, notamment dans les zones actuellement exemptes de découvertes, à moins que ces régions ne relèvent d'autres types de systèmes funéraires qui demeurent encore non accessibles à l'analyse et à la compréhension, faute de données. La sobriété de ces structures incite à la prudence en termes d'interprétation fondée sur leur absence. En effet, indépendamment des difficultés de détection et d'identification, le rite a pu exister dans des secteurs géographiques ou durant des phases chronologiques encore non documentés, mais sous des formes plus dépouillées, et aujourd'hui détruites (creusements réduits) ou plus évanescences, comme une simple poignée d'os éparpillée au sol.

La sensibilisation de l'ensemble des intervenants dans la chaîne de l'archéologie préventive, depuis l'agent en charge du diagnostic jusqu'à celui émettant la prescription de fouilles, est indispensable pour continuer à faire progresser les découvertes et les modalités d'étude des fosses à résidus de combustion. Au regard de l'amplitude chronologique et géographique couverte par les vestiges actuellement répertoriés, il convient de continuer à porter un soin attentif à l'analyse de la morphologie des structures, à leur contexte, et bien sûr aux restes osseux et autres matériaux auxquels ils sont mêlés (charbons de bois, graines, mobilier...). En terme de topographie et d'extension spatiale, une attention particulière doit être mobilisée dès la phase de diagnostic, afin d'estimer au mieux l'envergure des zones funéraires concernées par ces restes, dont l'organisation en très petites concentrations autant qu'en vastes cimetières s'avère possible. C'est à ces conditions, et en convoquant l'ensemble de la chaîne de compétences, que les connaissances pourront progresser sur cette thématique. Il importe donc de continuer à se pencher sur des vestiges qui, de prime abord, peuvent paraître répétitifs, peu spectaculaires, peu démonstratifs. Il convient de poursuivre l'interrogation de « l'infra-ordinaire » (Pérec, 1989) car, sous une apparente homogénéité, commencent à poindre des nuances qui s'annoncent porteuses de sens.

ACHARD-COROMPT N., BONNABEL L., BOULEN M., BRUN O., DESBROSSE V., DUGOIS F., DUROST R., FECHNER K., GARÉNAUX V., GESTREAU R., KOEHLER A., LAGATIE C., LAMBOT B., LAURELUT C., LE GOFF I., MATTERNE V., MOREAU C., MORIZE D., PARESYS C., PIERRE-CULOT C., RIQUIER V., SCHIDLANSKY V., TRAPPET E., TEGEL W., TRUC M.-C., VANMOERKERKE J., 2006 : « L'ACR "La plaine crayeuse champenoise et ses marges". Un exemple d'intégration des données quantitatives issues de fouilles de grandes surfaces dans un programme de synthèse historique », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 104-105, p. 64-71.

BALFET H., 1991 : « Des chaînes opératoires, pour quoi faire ? », in BALFET H. (DIR.) *Observer l'action technique. Des chaînes opératoires, pour quoi faire ?*, Paris, éd. du CNRS, p. 11-21.

BILLAND G., 2003 : « Une nécropole de la fin de l'âge du Bronze à Chambly, Rue Isaac Newton (Oise) », *Bulletin 1, Association pour la Promotion des Recherches sur l'Âge du Bronze*, p. 33-34.

BILLAND G., LE GOFF I., 2011 : « Méaulte, Bray-sur-Somme, Fricourt, (Somme). Plate-forme aéro-industrielle de Haute Picardie, Méaulte "Le Champ Saint-Pierre" », *Rapport final d'opération*, vol. 3, Amiens, Inrap Nord-Picardie.

BILLAND G., TALON M., 2007 : « Apport du Bronze Age Studies Group au vieillissement des "hair-rings" dans le Nord de la France », in *Hommage à Colin Burgess*, Oxbow, p. 342-351.

BLANCHET J.-Cl., 1976 : « Les tumulus des Combles d'Eramécourt (Somme) dans leur contexte du Bronze ancien et moyen en France du Nord-Ouest », *Cahiers archéologiques de Picardie*, vol. 3 n° 3, p. 39-55.

BOURGEOIS J., TALON M., 2009 : « From Picardy to Flanders: Transmanche connections in the Bronze Age », in CLARK P. (ÉD.), *Bronze Age Connections/Cultural contact in prehistoric Europe*, Dover conference 2006, Oxbow, p. 38-59.

DE LAET S. J., THOEN H., BOURGEOIS J., 1986 : *Les fouilles du Séminaire d'Archéologie de la Rijksuniversiteit te Gent à Destelbergen-Eenbeekende et l'histoire la plus ancienne de la région de Gent (« Gand »)*. I. *La période préhistorique*, Brugge, Dissertationes Archaeologicae Gandenses, vol. 23, 224 p.

DELOR J.-P., 2005 : « Les pratiques funéraires observées dans la nécropole de Gurgy "La Traîne" (Yonne) », in MORDANT C., DEPIERRE G. *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze* Société archéologique de Sens, Sens-en-Bourgogne, Paris, CTHS, p. 379-400.

DUDAY H., SELLIER P., 1990 : « L'archéologie des gestes funéraires et la taphonomie », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 40, p. 12-14.

DUDAY H., 1990 : « L'étude anthropologique des sépultures à incinération », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 40, p. 27.

DUDAY H., COURTAUD P., CRUBÉZY E., SELLIER P., TILLIER A.-M., 1990 : « L'anthropologie de "terrain" : reconnaissance et interprétation de gestes funéraires », in SELLIER P., TILLIER A.-M. (DIR.), *Anthropologie et archéologie : dialogue sur les ensembles funéraires*, Bulletins et Mémoires de la Société Anthropologique de Paris, t. 2, n° 3-4, p. 29-50.

ELLISON A., 1980 : « Deverel Rimbury urn cemeteries: the evidence for social organisation », in BARRETT J., BRADLEY R. (ÉD.), *Settlement and society in British Later Bronze Age*, British Archaeological Reports, British series, n° 83, p. 115-126.

GEORGES P., HAMON T., 2004 : « La nécropole de l'âge du Bronze des Pâtures à Saumeray (Eure-et-Loir) : mise en évidence de gestes funéraires originaux », *Revue archéologique du Centre de la France*, t. 43, p. 5-20.

GRÉVIN G., 1990 : « La fouille en laboratoire des sépultures à incinérations : son apport à l'archéologie », in CRUBÉZY E., DUDAY H., SELLIER P., TILLIER A.-M. (DIR.), *Anthropologie et archéologie : dialogue sur les ensembles funéraires*, Bulletins et Mémoires de la Société Anthropologique de Paris, t. 2, n° 3-4, p. 67-74.

LANTING J. N., AERTS-BIJMA A. T., VAN DER PLICHT J., 2001 : « Dating of cremated bones », *Radiocarbon*, 23 (2A), p. 249-254.

LECLERC J., TARRÊTE J., 1988 : « Sépulture », in LEROI-GOURHAN A., *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, PUF, p. 963.

LECLERC J., 1990 : « La notion de sépulture », in CRUBÉZY E., DUDAY H., SELLIER P., TILLIER A.-M. (DIR.), *Anthropologie et archéologie : dialogue sur les ensembles funéraires*, Bulletins et Mémoires de la Société Anthropologique de Paris, n° 3-4, p. 13-18.

LE GOFF I., GUICHARD Y., 2005 : « Le dépôt cinéraire comme indicateur chronologique », in BOURGEOIS J., TALON M., *L'âge du Bronze du Nord de la France dans son contexte européen*, Paris, CTHS, (avec la collaboration de l'APRAB), p. 209-226.

LE GUEN P., PINARD E., 2007 : « La nécropole à incinérations de Presles-et-Boves "Les Bois Plantés" (Aisne) : approche des pratiques funéraires du Bronze final dans la vallée de l'Aisne », in BARAY L., BRUN P., TESTART A. (DIR.), *Pratiques funéraires et sociétés. Nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale. Actes du colloque de Sens, 2003*, Publication de l'université de Dijon (coll. Art, archéologie et patrimoine), p. 101-114.

LEMONIER P., 2004 : « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques & culture* (revue en ligne) 43/44, mise en ligne le 15 avril 2007. Cf. <http://tc.revues.org/1054>

MASSET C., 1990 : « À la recherche des hiérarchies sociales », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 40, p. 47.

MASSET C., SELLIER P., 1990 : « Les anthropologues, les morts et les vivants », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 40, p. 5-8.

OLIVIER L., 2004 : « Des vestiges », Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, université Paris I-Panthéon Sorbonne, 285 p.

PÉREC G., 1989 : *L'infra-ordinaire*, Paris, Le Seuil (coll. La librairie du XX^e siècle).

PIETTE J., ROTTIER S., DEPIERRE G., 2005 : « Les pratiques funéraires au début du Bronze final dans les nécropoles de Barbuise-Courtavant et de la Saulotte (Aube) », in MORDANT C., DEPIERRE G. (DIR.), *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze* Société archéologique de Sens, Paris, CTHS, p. 433-457.

POLFER M., 2001 : « Les aires de crémations et les fosses à cendres des nécropoles à incinérations gallo-romaines : état actuel et perspectives de recherche », in GEOFFROY J.-J., BARBÉ H. (DIR.), *Les nécropoles à incinérations en Gaule Belgique. Synthèses régionales et méthodologie*, *Revue du Nord*, hors-série, Collection Art et Archéologie, n° 8, p. 9-14.

SALIÈRE J.-F., PERSON A., 1995 : « Preservation of 13C/12C Original Ratio and ¹⁴C dating of the Mineral Fraction of Human Bones From Saharan Tombs, Niger », *Journal of Archaeological Science*, 22, p. 301-312.

TOUPET C., 1982 : « La nécropole protohistorique de Longuesse (Val d'Oise) : mode et rituel funéraire », *Rapport de fouilles*, Service départemental du Val d'Oise, p. 39-41.

VAN DOORSELAER A., 2001 : « Les tombes à incinération à l'époque gallo-romaine en gaule septentrionale : introduction générale », in GEOFFROY J.-J., BARBÉ H. (DIR.), *Les nécropoles à incinérations en Gaule Belgique. Synthèses régionales et méthodologie*, *Revue du Nord*, hors-série (coll. Art et Archéologie), n° 8, p. 9-14.

VAN STRYDONCK M., BOUDIN M., HOEFKEN M., DE MULDER G., 2005 : « C14-dating of cremated bones, why does it work ? », *Lumina, archaeologia protohistorica*, XIII, p. 3-10.

VERNANT J.-P., 2001 : « La Mort ou les morts », in DUMOULIN O., THELAMON F. (DIR.), *Autour des Morts. Mémoire et identité*, *Actes du 6^e colloque international sur la sociabilité*, Rouen, 1998, Publication de l'université de Rouen, n° 296, p. 7.